

2093. à Devaux¹

Samedi matin, 5 janvier 1754

Tu crois déjà que je reboude, j'en suis sûre, car Dieu merci depuis longtemps tu ne vois rien comme il est, mais si tu avois eu autant à faire que moi et que tu aies été aussi malade, tu verrois que l'on n'écrit pas toujours quand on veut. Je n'ai su où me tourner. Il falloit finir enfin cette très maudite pièce pour Vienne² et c'est assurément au dépend de ma santé. J'ai si bien retardé de me purger, je me suis si bien échauffée que ma dartre³ me couvre tout une joue jusqu'au nez. J'en ai sur le sein, au ventre, à la cuisse. Ah, je suis une jolie personne et d'une humeur de chien ! Je n'ose prendre l'eau de la mer à cause de mes nerfs⁴. Je suis dans une incertitude de savoir à qui me fier qui me tourmente, et en attendant je ne fais rien, quoique je voye bien qu'il faut faire, si je ne veux faire de cette humeur une vraie maladie. Enfin je pris hier mes poudres⁵ qui m'ont fait assés de bien. Ce grand embrasement est un peu éteint, mais je ne suis pas plus décidée.

J'ai vu la Petite Horreur⁶ qui m'a dit que tu étois un étrange homme, que tu te tuois d'inquietudes et de remèdes. Que faire à cela, puisque mes sermons et ceux de tes amis n'y font rien ? Tu sera pourtant bien fâché quand tu te veras mal sérieusement par ta faute. Et ce sera quand il faudra jouir d'un bien-être que tu n'as jamais éprouvé, celui de la liberté et de l'aisance⁷. Si j'avois lâchement comme toi laissé les chagrins me miner⁸ – et j'en ai eu bien d'autres que toi –, je ne serois pas ce que je suis. Et encore à présent si je me desespérois du mal que j'ai^a, je ne vivrois que d'amertume[e]^a et je l'augmenterois. Mais comme mon intention est de vivre le plus que je pourrai, je fais tout ce qu'il faut pour cela : beaucoup de régime, peu de remèdes et surtout de la patience pis qu'un âne.

La pauvre Petite Marquise ne brille pas à Versailles⁹. On dit qu'elle y a l'air provincial et qu'elle tient des propos qui font rire à ses dépends. J'en suis fâchée à cause d'elle. Ne dis rien de cela. On ne le saura que trop tôt.

J'atens une autre édition de l'*Histoire universelle*¹⁰ plus [correcte]^b que l'on va donner pour te donner tes étrennes.

Tiens, il faut que je te quitte car j'ai des montagnes de lettres essentielles à écrire. Ceci n'est qu'un bonjour en passant et je t'embrasse de tout mon cœur.

[adresse] A Monsieur / Monsieur Devaux / lecteur du Roi de / Pologne / à Lunéville

MANUSCRIT

Yale, G.P., LXI, [1]-4^c; 3 p.; orig. aut.; cachet sur cire rouge; m.p. : 8.

TEXTE

^a Lettres cachées par le sceau.

^b Lecture conjecturale. En tournant la page, Mme de Graffigny a omis un mot.

^c La page 1 est blanche.

NOTES

1. François-Antoine Devaux, surnommé Panpan, est le principal correspondant de Mme de Graffigny depuis son départ de Lorraine en 1738 (1907n1). Dans la présente lettre, elle répond à une lettre que Devaux a dû lui écrire vers le jour de l'an. Rappelons que, depuis la mi-juillet 1751, les lettres de Devaux nous manquent (1736, REMARQUES).

2. Le 29 juillet 1753, Mme de Graffigny avait annoncé à Devaux qu'ayant terminé *La Brioche* (2103n15), elle cherchait « dans [s]es tiroirs a esprit de quoi faire une pièce pour Viene » (13 : 354), c'est-à-dire une comédie qu'elle destinait aux enfants de l'empereur François I^{er} et de l'impératrice Marie-Thérèse. Le 14 janvier, elle en expédiera une copie à Devaux (p. 9), et le 23 janvier, elle accusera réception des commentaires de son ami sur son « chifon de Viene » (pp. 21 et 24). Les lettres de Mme de Graffigny, dont une seule nous est parvenue pour décembre 1753, ne fournissent aucun détail sur cette pièce, mais dans une lettre du 9 février 1754, Jamerey-Duval (1915n6 et 1932n28) lui indiquera que sa « petite comédie » n'a pas plu à l'impératrice : si, au premier acte, « la Crainte et la Superstition y exprimoient très bien leurs frayeurs, [...] il convenoit que les serenissimes acteurs et actrices n'en eussent aucune connoissance ». Quant au second acte, « l'Espérance y jouoit un rôle si délicat et si raffiné qu'on n'étoit pas surpris que la Raison fut un peu sa dupe ». Duval proposera à la princesse de Trautson, dame de l'impératrice et gouvernante de ses enfants aînés (1572n45), de renvoyer la pièce à Mme de Graffigny « pour la réduire en un seul acte ». Malgré l'hésitation de la princesse, qui ne voulait « point désobliger » Mme de Graffigny, Duval finira par renvoyer la pièce manuscrite à son auteur. Voir Orlov, dossier 6, 9 février 1754, f^o 116 ; 23 avril 1754, f^o 105r ; Courbet, *Duval*, II. Ces indices permettent de l'identifier : il doit s'agir d'une pièce sans titre en 2 actes, dont le manuscrit incomplet, écrit par un copiste, comporte des passages rayés et quelques corrections auctoriales (G.P., LXXXI, 381-392). L'intrigue peut se résumer ainsi : la Raison descend sur la terre et y découvre diverses formes de superstition qu'elle essaie de corriger : la bourgeoise Melinde craint le tonnerre, le courtisan Floridor croit aux présages de sa disgrâce, et le petit Lolo a peur des loups. Momus fait danser tout le monde, même la Raison, fait l'éloge de la Dissipation et se méfie de l'Espérance. Selon Duval, la pièce comportait un prologue, mais le manuscrit n'a ni prologue ni

la plus grande partie du second acte. On y trouve indiqués deux sarabandes, un pas de deux, un pas de quatre et un ballet général.

Signalons que la BnF conserve un manuscrit autographe, non daté et non signé, rédigé pour Mme de Graffigny par Yves-Jean-Baptiste de La Boissière, marquis de Chambors (2001n5 et 2268n8). Il y suggère l'ébauche d'une petite pièce allégorique basée sur le mythe de Castor et Pollux, traitant des « destins des princes » et convenable aux jeunes archiducs et archiduchesses de Vienne : la « sagesse » d'un des personnages, le devin Tirésias, « peut aussi donner lieu à s'élever contre les vaines terreurs qu'on inspire aux enfants et contre les préjugés populaires » (n.a.f. 15579, f^o 15r et v).

3. Depuis la mi-septembre 1753, Mme de Graffigny souffre de cette dartre, qui affectait alors ses oreilles et son visage (13 : 381). Cette maladie, qu'elle appelle aussi sa galle, se manifeste par des « croutes rousse infames » (1888n12 et 13 : 401). Voir aussi l'Introduction, p. xxvi.

4. En octobre et novembre 1753, elle avait pensé prendre de l'eau de mer, purgatif recommandé par son ami, le médecin écossais John Clephane (2079n8 et n10), mais elle craignait que le sel n'irrite ses nerfs (13 : 423, 440 et 442).

5. C'est-à-dire un purgatif dû à Moine-Grimaldy, recommandé par Jean André (780n33, 1700n2 et 1932n14), un des remèdes préférés de Mme de Graffigny.

6. Surnom de Balthasar Hurtado, marquis d'Amezaga (26n20), ami de Devaux, premier gentilhomme de la chambre et brigadier de dragons du roi Stanislas. En avril 1753, Mme de Graffigny s'était réconciliée avec lui après une longue période de rupture (2013n21).

7. Au début de 1752, Devaux avait vendu à son cousin Nicolas Michel sa charge de receveur des finances, dont il n'avait su tirer profit (1817n4), et le 21 mars 1753, il avait perdu son père, Nicolas Devaux (13 : 222). Sa mère, Claude Joly, gravement malade, allait bientôt mourir (p. 45-46). Il aurait donc la possibilité de quitter Lunéville et de rejoindre Mme de Graffigny à Paris.

8. Parmi les « chagrins » récents de Devaux, on peut citer la mort de sa maîtresse, Mme Lemire, en 1750, ainsi que les difficultés relatives à la représentation de sa pièce, *Les Engagemens indiscrets*, en 1752, et à sa réception à l'Académie de Nancy la même année.

9. Charlotte-Nicole de Beauvau-Craon, marquise de Bassompierre (27n12), surnommée la Petite Marquise, avait été désignée dame de Mesdames de France le 4 octobre 1751

(Luynes, xi, p. 252). S'étant remise d'une longue maladie, elle était enfin arrivée à Versailles le 26 décembre 1753 (Luynes, xiii, p. 127). Voir aussi 2080ng.

10. Voltaire avait désavoué l'édition Néaulme de *l'Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusques à Charlequint* (La Haye, [novembre] 1753), tout comme les éditions

suivantes. Une édition de 3 000 exemplaires faite à Paris par une association de libraires parisiens, sous l'adresse de «Londres, J. Nourse» (1754, 2 vol.), avait été saisie par la police le 21 décembre 1753 (Arsenal, Bastille, ms. 10303, f^{os} 93-97; Best. D5597 et D.app. 130); elle leur sera restituée en septembre 1754 (Best. D5937).

2094. à Devaux

Vendredi 11 janvier 1753 [= 1754]

C'est donc enfin de ta volonté déterminée que tu veux être imbecile. Eh, mais mon pauvre ami, c'est un bien mauvais rôle à jouer pour toi et pour les autres. Je voudrais découvrir en toi un sentiment que je puisse assés reveiller pour te tirer de l'état où tu es. Celui de l'amour-propre est totalement éteint puisque tu ne sens pas que tu es le tourment de tes amis, que l'ambition de faire pitié est la plus humiliante, et que même tu n'y reussis pas tout à fait, au moins de la manière dont tu le voudrais, car aucun de tes amis ne te voit aussi malheureux que tu veux l'être, parce qu'ils ont de la raison¹. Si tu leur fais pitié, c'est par les manies de ton esprit et c'est un vilain côté, il n'attendrait jamais le cœur. Ta pauvre mère fait pitié, parce que son imbecilité est involontaire². Je ne crois pas que de te parler de ce que l'on doit d'égard à l'amitié t'engage mieux à changer de ton, car tu ne vois que toi dans l'univers. Il ne te reste plus les regards que l'on doit aux gens que l'on aime, de ne pas les fatiguer de ses humeurs et de ses plaintes frivole, grossies au microscope de la fantaisie. En tout cas, je te conseille de continuer à garder un autre ton avec tes amis d'ici³, comme tu dis que tu le fais, car les grands amis veulent trouver des avantages dans les bontés qu'ils ont pour les petits. Je te prie même de ne point leur parler de ton absurde retraite⁴, où je te promets d'avance que tout reste comme il est. Et ne t'imaginer pas que l'on te rende service pour toi. Il n'en est rien. Si tu laisse voir une fois le fond de tes inepties, je te garantis oublié. Ou si l'on s'en souvient, ce^a sera pour dire : « Ah dame, on a fait ce qu'on a pu, mais il a voulu être malheureux, on n'y peut que faire. » Mon Dieu, ne sais-tu pas que les hommes s'aiment plus ou moins, et que les plus honnêtes sont ceux qui font du bien par l'agrément qu'ils en espèrent, et que les plus malhonnêtes sont ceux qui, comme toi, ne vivent que pour eux, sans^b s'embarasser de leur déplaisance⁵? Il me semble qu'il te reste encore assés d'esprit pour que tu entends ce langage-là. Je trouve encore un autre motif qui assurément devrait te faire faire quelques efforts. Tu veux de l'estime, à ce que tu dis, et tu en veux vivement. Mon ami, je t'en prie, fais la plus petite réflexion sur celle que tu crois mériter. Tu diras que tu ne fais point de mal. Jusqu'ici tu pouvois le dire, mais à présent tu fais tout celui que tu peux faire en